

» tombre 1787 & du 21 février 1788, sous
 » peine que les Officiers & Justiciers qui demeu-
 » reront en faute en la présente, seront non-
 » seulement démis de leurs postes, mais seront
 » punis en outre suivant l'exigence du cas; char-
 » geant notre Procureur-Général de veiller for-
 » muleusement à la conduite des Officiers res-
 » pectifs, &c.

Le supplément de la Gazette de Vienne, du 11, annonce enfin la prise de *Novi*, qui s'est rendu le 3 de ce mois. La garnison, qui étoit encore de 600 hommes, est prisonnière de guerre. On a trouvé dans cette place environ 40 pièces de canon de divers calibres, beaucoup de munitions de guerre, mais peu de bouche. Telle est la substance du rapport préliminaire du Maréchal de *Laudhon*, qui, pendant son entreprise contre ce château, a fait inquiéter par des détachemens séparés, plusieurs autres châteaux dans la Bosnie. Ces petits Corps ont amené 270 bêtes à corne, & mis le feu à *Allopich*, où il s'est trouvé beaucoup de fourrages & de bled.

On apprend de *Zengg*, que, le 28 septembre au soir, le cutter le *Fermé* y est entré, ayant à bord le brave Major *Vukassowich*: le cutter le *Juste*, & 2 autres bâtimens qui l'ont suivi le lendemain, venant aussi de Monténégro, avoient à bord la caisse, des munitions & beaucoup de Volontaires Dalmatiens, Italiens & Monténégrins.

L'Empereur a élevé le Prince *Charles de Lichtenstein* au grade de *Feld-Maréchal*. — Le Baron *Maximilien de Tillier*, *Feld-Maréchal-Lieutenant* & Chef d'un régiment d'Infanterie, est mort, à Vienne, le 7 de ce mois, dans sa soixantième année.

Le silence de la Gazette officielle sur les affaires du Bannat, laisse le champ libre aux rapports particuliers, & la plupart contradictoires. Suivant une lettre du Bannat, du 29 septembre : L'Empereur est logé à Lugos, dans la maison du Comitat, & se trouvoit indisposé depuis quelques jours. — L'armée, disoit-on, reculeroit encore faute de fourrages. — L'ennemi, tous les jours en mouvement, ne se retiroit point par les montagnes de *Carensebes*, comme on l'avoit supposé; mais, le 28, il s'avança jusqu'à une lieue de distance de notre camp, ne garda pas cette position, & se replia de nouveau. Une partie des troupes *Asiatiques* file vers la *Transylvanie*, où l'*Hospodar Maurojeni* pénètre du côté de *Vulkan*. — Le Corps de *Bréchainville* a joint le Corps d'armée commandé par le *Général de Fabris*.

D'autres lettres, de la même date, annoncent que le *Grand-Visir* est posté

près de Weiskirchen, & le Séraskier près de Carensèbes. Notre armée est entre cette ville & Lugos. Le Général *de Lilien* a pris sa position à Despotovacz, près de Bekskerek. — Le Prince *de Wirtemberg* & le Prince *Philippe de Lichterstein* sont malades; le premier a reçu une contusion à la poitrine. Enfin, des avis de Bude, en date du 4, parlent de la retraite des Turcs, le 2 de ce mois, jusqu'à Szlatina, & du rapprochement de notre armée vers Carensèbes. Incessamment, ces divers problèmes seront éclaircis.

Il faut également classer parmi les annonces précipitées, celle de la marche de cinq régimens d'Infanterie Prussienne, de trois régimens de Cavalerie, & du second bataillon des Hussards d'Eben, pour se rendre dans le Holstein Danois.

Les dernières dépêches du Prince *Charles de Hesse*, à ce qu'on écrit, le 11, de Copenhague, sont du 4 de ce mois. Ce jour, le quartier général avoit été transféré à Stroem, près de Gotha-Elv. On a laissé deux bataillons d'Infanterie dans la ville de Wenersborg; le Général *During* marchoit contre Bahus.

Suivant des lettres particulières de Gothenbourg, du 8, le Corps auxiliaire de Danois est arrivé dans les environs de

cette ville. Il est posté au-delà de la rivière de Gotha, à un mille et demi de la place. On a rompu le grand pont, & Fennerni aura de la peine à passer la rivière; un Corps de 4,000 hommes est prêt à lui en disputer le passage. — Le Roi étoit à Gothenbourg, depuis le 3, avec M. Elliot, Ministre d'Angleterre.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 8 NOVEMBRE 1788.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

INSCRIPTION

Pour le petit Lévrier de Mme. R... M... H...

MA Maîtresse a raison de compter sur mon zèle ;
Pour l'affoiblir , tes efforts seroient vains.
Ah ! si jamais tu tombes dans ses mains ,
Tu verras si l'on peut devenir infidèle.

.. (Par un Abonné.)



N^o. 45. 8 Nov. 1788.

C

BOUITS - RIMÉS qu'on avoit proposés.

I.

APRÈS l'orage , un Nautonnier qui mouille ,
 Est moins heureux qu'un Moine au saint cordon.
 Celui-là craint les vents & la mer qu'il patrouille ;
 Celui-ci rit de tous , muni de son... bourdon.
 Lequel des deux vous paroît le moins buse ?
 Le Cénobite , ou le porteur de... frac ?
 Fendre les flots , manier l'..... arquebuse ,
 Est glorieux ; mais vive le..... biffac !

(Par M. Caze, Com. de la M. à Rochef.)

I I.

Le pauvre Laboureur qui très-souvent se mouille ,
 Le Moine pénitent , ceint d'un étroit... cordon ,
 Le Soldat qui maugrée en faisant la... patrouille ,
 Le Pèlerin qui n'a que son..... bourdon ,
 Par la mort sont happés : cette vilaine buse
 N'épargne pas le Marquis au beau frac ,
 Ni le Chasseur armé de l'..... arquebuse ;
 Elle nous mettra tous dans le même biffac.

(Par un Abonné.)

I I I.

L'été je me rôtis , en hiver je me mouille ,
 Car toujours pauvreté me tint par son cordon ,

Trop heureux d'éviter le Guet, faisant *patrouille* ;
 Qui pourroit m'enlever comme un *porte-bourdon*.
 Je le mériterois ; aussi sot qu'une.... *buse*,
 Je ne dois, ni ne joue ; à grand'peine ai-je un *frac*.
 Eh bien ! je m'en console avec mon... *arquebuse*,
 Si de quelques perdreaux je remplis mon *biffac*.
 (Par un Chasseur.)

I V.

QUOIQUE souvent à l'air, rarement je me *mouille* ;
 Chacun m'offre un abri dès qu'on voit mon *cordon* ;
 Tandis que dans la boue un Faquin qui *patrouille*,
 D'un regard dédaigneux, insulte à mon *bourdon* ;
 Il rit de mon costume, & croit que je m'*abuse* :
 Mais souvent à mon *froc*, tel préférant son *frac*,
 Marche aussi sièrement qu'un Héros d'*arquebuse*,
 Qui vivroit trop heureux du fond de mon *biffac*.
 (Par un Pèlerin de Pau.)

V.

É T A T D U C H A S S E U R.

UN Chasseur tour à tour se ressuie & se *mouille* :
 Du moment qu'à ses chiens il lâche le... *cordon*,
 Malgré le mauvais temps, jusqu'au soir il *patrouille* ;
 Soupe amplement, se couche, & ronfle
 en faux..... *bourdon*.
 Mais de sommeiller trop, ce seroit être *buse*.
 Au retour de l'aurore, il endosse son.... *frac*.

Et ne laisse en repos sa fatale *arquebuse* .
 Qu'il n'ait rempli de morts son immense *bissac* ,
 (*Par R. C. D. A. A. B. en P.*)

V I.

Qu'UNE pluie, à grands flots, jusqu'à minuit
 me *mouille* ;
 Que tout en soit percé, manteau, robe, *cordon* ;
 Qu'en un marais fangeux, au hasard je *patrouille* ,
 Appuyé tristement sur mon frère *bourdon* ;
 Qu'un jeune Fat me raille, & me traite de *buse* ,
 En comparant ma haine à son élégant . . . *frac* ;
 Qu'un autre me menace avec son *arquebuse* ;
 Hélas ! j'oublierai tout, si j'emplis mon . . . *bissac* .
 (*Par un F. Capucin.*)

V I I.

À ma table, où je vis de riz & de se—*mouille* ,
 J'admets également tout rang & tout . . . *cordon* ;
 Un Marchand des six Corps, un Soldat de *patrouille* ,
 Un Pèlerin qui n'a pour lui que son *bourdon* .
 Peu m'importe qu'on soit ou bel-esprit, ou *buse* ;
 Couvert d'un riche habit, vêtu d'un simple *frac* ;
 Officier de Dragons, Officier d' . . . *arquebuse* ;
 Qu'on soit fourré d'hermine, ou porteur
 d'un *bissac* .
 (*Par M. Lafontaine de Ciro-les-Mello.*)



BOUTS-RIMÉS à remplir.

FRAISE,
 TROU,
 FREIZE,
 OU,
 QUADRILLE,
 BAC,
 PECCADILLE,
 SEC.

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Mercury*; celui de l'Énigme est *Demoiselle*, instrument de Paveur; celui du Logogriphe est *Cartes*, où l'on trouve *César*, *Race*, *Arc* (en ciel), *Sacre*, *As*.

CHARADE.

UN fils de Roi, connu par son courage,
 Fut attaché jadis à mon premier;

C 3

Un oiseau très-familier ,
 Que l'on connoît à son plumage ,
 Occupe mon dernier ;
 Et de filers un assemblage
 Qui vous guérit ou vous soulage ,
 Compose mon entier.

(Par M. N. D. de Neuville aux Loges ,
 près Orléans.)

É N I G M E.

COMME tout vient à décadence !
 Autrefois , dans ma nouveauté ,
 Quand j'avois de la consistance ,
 Souvent on louoit ma beauté ,
 Ma finesse , ma propreté.
 Utile aux Grands dans l'opulence ,
 Aux petits dans la pauvreté ,
 Ici , je couvrois l'indigence ,
 Là , je flattois la vanité ,
 Procurant à tous de l'aisance ,
 Je pourrois dire , la santé :
 Mais à quoi bon cette jactance ?
 Par un effet de vétusté ,
 Lecteur , ma chétive substance
 Ne sert plus aujourd'hui que dans les Hôpitaux ,
 Et dans tous les endroits où l'on pense des maux.

(Par le même.)

L O G O G R I P H E .

SOUVENT avec éclat je tire de la poudre
Des mortels que je place au rang des demi-Dieux ;
A mon gré, dans leurs mains, je balance la foudre ,
Je leur prête des faits, ainsi que des aïeux.
J'assemblai les lauriers que cueillit Henri Quatre ;
De l'immortalité je sus les entourer ;
Dans la P. . . . ensuite on me vit folâtrer ;
Sous l'aile des Amours je me plais à m'ébattre.
De mon antique tronc , six rameaux différens ,
(Si j'échappe au Lecteur, ce que j'ai peine à croire)
Vont répartir leur sève entre plusieurs enfans ,
Qui , de me deviner , lui fourniront la gloire.
Le premier de mes fils , à la rapine enclin ,
Est un oiseau bavard , dont la mixte pature ,
De l'habit d'un Hermite , appelé Jacobin ,
Répète exactement la sainte bigarrure .
Un autre lui succède ; à qui veut le presser ,
Il fournit sans effort une douce substance ,
Un aliment salubre , & propice à l'enfance ,
Et dont à cette époque on ne peut se passer.
Mon troisième appartient au langage mystique ,
S'adapte à certaine œuvre , & lui sert d'adjectif.
Mon quatrième, enfin , est bipède aquatique ,
Volatile pesant , au cri rauque & plaintif :
Je ferois peu de cas de sa lourde personne ,

S'il n'étoit le porteur de ce léger duvet ,
 Sur lequel un beau jour , Lisette , sans corset . . .
 Chut ? (toujours d'en causer le désir me talonne.)
 Je revole à mon but , je n'ai pas tout conté,
 De mon tronc créateur une cité s'élève ,
 Et , si je n'en parlois , le Toscan irrité
 Ne voudroit m'accorder ni relâche ni trêve.
 J'en vois sortir aussi ce produit délicat ,
 Qui d'un reptile abject est le savant ouvrage ,
 Et qui d'une Beauté peut relever l'éclat ,
 Soit qu'il couvre sa jambe , ou ceigne son corsage.
 J'en vois naître un mortel tout couvert de lauriers
 Qu'il cueillit comme Auteur de notre Allégorie ;
 Ce qu'à Brisaut , Cerbère arrache avec furie ;
 Ce qui produit aux champs des grains nourriciers.
 Pour finir en deux mots, pour celer tout mystère,
 Lecteur, as-tu jamais monté sur l'Hélicon ?
 Ça, réponds franchement, sans trancher du Gascon,
 Un oui bien prononcé, je deviendrai ta mère.

(Par M. Regnault , Commiss. des Classes.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ŒUVRES morales de Plutarque, traduites en François par M. l'Abbé RICARD, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Toulouse. A Paris, chez la veuve Desaint, Libraire, rue du Foin-St-Jacques. Tomes VII, VIII & IX.

Nous avons tant de fois entretenu nos Lecteurs de cette Traduction, & la multitude des Livres nous laisse si peu d'espace pour l'examen de chacun, que nous nous bornerons presque à une liste sèche des différens Discours qui remplissent les trois nouveaux Volumes que nous réunissons ici, quoiqu'ils aient paru séparément.

Tomme VII.

Nous avons eu déjà occasion d'observer un rapport sensible entre ces Discours moraux de Plutarque, & les différentes moralités répandues dans les Poésies d'Horace; ce rapport est sur-tout sensible dans le Traité de l'Amour des Richesses; on y retrouve, pour ainsi dire, Horace à chaque pas; il

est vrai que l'avarice est de tous les vices & de tous les ridicules celui qu'Horace laisse le moins en paix. Plutarque observe que les richesses, au lieu d'appaîser la soif de l'or, ne font que l'irriter; que les desirs d'un Avere ne sont jamais remplis; que l'Avere ne connoît point la maladie, &c.; & dans ces propositions & dans leurs développemens, on croit entendre Horace.

*Intercâ pleno cùm surget sacculus ore,
Crescit amor nummi, quantum ipsa pecunia crescit,
Et minùs hanc optat qui non habet.*

*Crescit indulgens sibi dirus Hidrops,
Nec sitim pellit, nisi causa morbi
Fugerit venis & aquosus albo
Corpore languor.*

*Si tibi nulla sitim finiret copia lymphæ,
Narrares Medicis, quòd quantum plura parasti,
Tantum plura cupis nulline faterier audes?
Si vulans tibi monstratâ radice vel herbâ,
Non fieret levius, fugeres radice vel herbâ,
Proficiente nihil curarier, audieras cui
Rem Di donarent illi decedere pravam,
Stultitiam, & cum sis nihilo sapienior ex quo
Plenior es, tamen uteris monitoribus iisdem....
Denique sit finis quærendi, quoque habeas plus
Pauperiem metuas minùs & finire laborem
Incipias, parto quod avebas, &c.*

Il faudroit citer tout Horace, si on le citoit

routes les fois que Plutarque en fait souvenir.

Les Traités de la *Fausse Honte*, de l'*Envie* & de la *Haine*; de la *Manière de se louer soi-même sans exciter l'envie*, méritent toute l'attention du Lecteur, mais ne nous fourniront ici aucune réflexion.

Le *Traité des Délais de la Justice Divine* rappelle encore le

*Rarò antecessentem cœlestium,
Deseruit pede pœna claudo.*

Et si l'on veut aussi ces vers imposans de l'*Énéide* :

*Castigarque auditque dolos, subigitque fateri
Quæ quis apud superos, furto lætatus inani,
Distulit in seram commissa piacula mortem.
Continuò fontes ultrix accincta flagello,
Tisiphone quatit insultans, torvosque sinistra
Intentans angues, vocat agmina sæva sororum.*

Le Fragment sur l'*Immortalité de l'Âme* est si court, que nous n'en pouvons rien dire.

Le *Traité du Destin* est très métaphysique, & assez dans la manière d'Aristote.

Le *Dialogue* qui a pour titre : *Du Démon de Socrate*, termine ce 7^e. Volume.

Tome VIII.

Quand un ami est dans la peine, dit

C 6

Plutarque dans son *Traité de l'Exil*, il faut adoucir son chagrin & non l'entretenir.

C'est une proposition incontestable; mais il ajoute: » Dans nos malheurs nous n'a-
» vons pas besoin de gens qui s'affligent
» & pleurent avec nous comme on fait
» dans les chœurs des Tragédies, mais d'a-
» mis qui nous avertissent de ne pas nous
» abandonner à la douleur ».

Mais ces gens qui s'affligent avec nous, ne font-ils pas nos consolateurs les plus agréables, & par-là même les plus utiles? En prenant part à notre douleur, en nous en entretenant, en nous forçant de l'exhaler, ne soulagent-ils pas notre cœur du poids qui l'opresse? Et peut-être n'a-t-on donné cette fonction aux chœurs des Tragédies qui représentent communément un personnage juste & bon, que parce que c'est en pareil cas la fonction la plus convenable & la plus naturelle.

Actoris partes choros officiumque virile

Defendat, ne quid medios intercinat actus

Quod non proposito conducatur & hereat aptè.

Plutarque observe, avec raison, que l'Imagination ne grossit que trop souvent l'idée de nos maux; qu'il faut au contraire en adoucir en nous le sentiment, & ne pas nous livrer, comme nous faisons, aux idées tristes & affligeantes.

» Ce n'est pas Jupiter, dit-il, qui, assis

» auprès des deux tonneaux qu'Homère
 » place dans le Ciel, & qu'il suppose
 » remplis l'un de biens & l'autre de maux,
 » verse sur les uns des événemens favo-
 » rables, & sur les autres des malheurs
 » continuels. Ce sont les hommes sensés
 » & raisonnables qui puisent eux-mêmes
 » dans les biens de quoi tempérer les maux,
 » afin de rendre leur vie plus douce &
 » plus supportable; tandis que le vulgaire,
 » semblable à des ramis, laisse écouler les
 » événemens favorables ».

Il faut voir ses ressources, savoir les ménager & les augmenter. En appliquant cette doctrine au malheur de l'exil, l'Auteur observe que la Nature n'a assigné à personne aucun pays, & ici Horace revient encore.

*Nam propria telluris herum Natura, neque illum
 Nec me, nec quemquam statuit, nos expulit ille,
 Illum aut nequities, aut vafri inscitia juris.
 Postremo expellet certe vivacior hæres.*

*Nunc ager umbrani sub nomine, nuper ofelli
 Dittus, erit nulli proprius; sed cedit in usum
 Nunc mihi, nunc alii, quo circa vivite sortes,
 Fortiaque adversis opponite pectora rebus.*

» La terre entière est notre Patrie, con-
 » tinue Plutarque; nous nous moquons de
 » cet Athénien, qui disoit que la lune
 » d'Athènes valoit mieux que celle de

» Corinthe; & nous lui ressemblons, quand;
 » éloignés de notre Patrie, nous croyons
 » voir une autre terre, une autre mer,
 » un air & un ciel différens. La Nature
 » nous met tous au large & en pleine li-
 » berté; c'est nous mêmes qui nous met-
 » tons à l'étroit, qui nous chargeons de
 » chaînes & nous emprisonnons, pour
 » ainsi dire, dans le petit espace que nous
 » avons choisi pour notre demeure. Nous
 » trouvons ridicules les Rois de Perse, qui,
 » ne voulant boire que de l'eau du Choaf-
 » pe, dessèchent en quelque sorte pour
 » eux le reste de la terre; & nous, en
 » changeant de pays, nous regrettons le
 » Céphise, l'Eurotas, le mont Taygète ou
 » le Parnasse, & nous rendons le reste de
 » l'Univers inhabitable pour nous.

Si ce ne sont pas là des raisons absolu-
 ment convaincantes, ce sont du moins des
 choses ingénieusement pensées, éloquem-
 ment exprimées.

*La Consolation à sa femme; sur la mort
 de sa fille*, fournissoit à l'Auteur une oc-
 casion naturelle de faire l'application de ses
 principes. Il fait en père, & véritablement
 en père, l'éloge de sa fille, morte à deux
 ans; il loue en elle un caractère plein de
 bonté & d'ingénuité, sans aucun levain de
 colère ni d'aigreur, une douceur admirable,
 une amabilité rare. » Elle vouloit, dit-il,
 » que sa Nourrice donnât la mamelle,
 » non seulement aux enfans qu'elle aimoit,

» mais encore aux jouets dont elle s'amu-
 » soit. Elle appelloit ainsi, par un senti-
 » ment d'humanité, à sa table particulière,
 » toutes les choses qui lui donnent du plai-
 » sir, & vouloit leur faire part de ce qu'elle
 » avoit de meilleur «.

Le Traducteur rappelle fort à propos, à ce sujet, le mot d'Agésilas à un de ses amis qui le surprit allant à cheval sur un bâton avec ses enfans : *Attendez, pour me condamner, que vous soyez devenu père.*

Ce rapprochement répand, par réflexion, un grand intérêt sur ce que l'observation de Plutarque paroît d'abord offrir de pué-
 ril. On ne demandera pas si Agésilas & Plutarque étoient bons pères.

Les Symposiaques, ou les Propos de table, non seulement terminent ce huitième volume, mais remplissent encore tout le neuvième. La première question que les convives agitent, est celle-ci : *S'il faut traiter à table des matières philosophiques?* Horace décide que non.

*Discite non inter lances mensasque nitentes
 Cùm stupet infans acies fulgoribus, & cùm
 Acclinis falsis animus meliora recusat;
 Verùm hic impransum, mecum disquirite.*

Mais voici une autre question mieux assortie aux propos de table : *Pourquoi les femmes s'enivrent-elles difficilement, & les vieillards très-facilement?* Aristote avoit

dit le fait, & n'en avoit pas rapporté la raison; en quoi il avoit eu peut-être un tort de moins que Plutarque.

Finissons par une réflexion sur les vers qui se rencontrent assez souvent dans la prose de Plutarque; ces vers sont ordinairement des citations de Poètes connus. Le Traducteur s'est cru obligé de les rendre en vers françois; à la bonne heure, nous sommes bien éloignés de l'en blâmer, mais par-là il s'imposoit l'obligation de soigner d'autant plus cette partie de son Ouvrage, que les vers exigent toujours plus de soirt que la prose; or il conviendrait lui-même qu'il l'a sensiblement négligée; presque toutes les rimes sont d'une foiblesse remarquable; *éloignées rime avec ballotées, pensée avec élevée, &c.*; souvent, quand il n'y a que deux vers, ils ne riment point ensemble; l'un est masculin & l'autre féminin, de sorte que ce sont deux pierres d'attente, ou qu'on les prend pour des vers blancs. Le Traducteur n'auroit peut-être pas mal fait de s'en tenir à des vers blancs; un peu de négligence eût été alors un bien moindre défaut. Nous ne relevons celui-ci, que parce que le style du Traducteur étant très-bon & très-propre à faire goûter Plutarque, nous voudrions en faire disparaître jusqu'à la moindre imperfection.

Nous nous sommes plusieurs fois expliqués sur le mérite des *Sommaires* & des *Notes*.

*BLANÇAY, Roman en II Parties ; par
M. GORJY, Auteur du nouveau Voyage
Sentimental. A Paris, chez Guillot,
Libraire de Monsieur, rue St. Jacques,
vis-à-vis celle des Mathurins.*

QU'EST-CE qui nous intéresse le plus à la lecture de presque tous nos bons Romans ? c'est la variété des événemens, l'éloquence du style & des passions, l'analyse approfondie de nos sentimens, les peintures brillantes de nos mœurs, enfin ces situations touchantes ou terribles qui, heureusement ménagées, amènent de ces momens où la Nature frémit dattendrissement ou d'horreur. On n'apperçoit dans celui-ci presque rien de toutes ces choses-là ; ou du moins elles sont présentées avec une simplicité si naturelle, qu'on n'y soupçonne point l'art ; mais on le lit avec un plaisir continu. Cette lecture a l'air d'une Histoire véritable plutôt que d'un Roman. On y rencontre des aventures que tout le monde peut rencontrer également. Elle attache & intéresse par ce goût inné, par cette estime naturelle que nous avons pour la vertu. Et qu'y a-t-il de plus satisfaisant que la peinture de l'espèce de bonheur qu'elle procure ? L'Auteur qui avoit déjà heureusement imité le Voyage Sentimental

de Stern, paroît avoir appris à l'étude de cet Ecrivain original, combien les plus légères circonstances, une attitude, un geste, un trait de physionomie, peuvent animer un sujet. Je ne dis pas qu'il ait au même degré de mérite que le Philosophe Anglois, ce style qui semble découlu parce qu'il est sans apprêt, mais qui, sublime quelquefois, part toujours de l'ame, qui d'un seul mot pénètre, & qui consiste à découvrir dans les plus simples objets les rapports les plus nouveaux & les plus frappans. Quelques Gens de Lettres ont reproché au Voyage Sentimental un défaut de liaison trop marqué : selon eux, ce sont des Fragmens souvent trop minces pour attacher, ou des Historiettes qui finissent au moment même où l'intérêt commence. On ne fera pas ce reproche à M. Gorjy ; il réunit beaucoup de justesse dans le plan, & un enchaînement nécessaire dans les événemens, à la délicatesse des sentimens & à la vérité des caractères. Ce vers si connu de Térence :

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.

» Je suis homme, rien de ce qui est de l'homme ne m'est étranger », pourroit servir de devise à l'Ouvrage.

Le Héros de ce Roman est un enfant de quinze ans, renvoyé de son Collège, parce que son père ayant péri en revenant